

L'ÉCOLE DE GRAND-PÈRE... L'A, B, C... LES PLUMES D'OIE

— Tiens, voici des souvenirs de l'école du « bon vieux temps ».

— De l'école? s'écria Jean, avec une bien légitime curiosité.

— Voici des livres. En premier lieu, l'A. B. C., de douloureuse mémoire. Ce n'était pas chose facile que de l'apprendre... Trop souvent, le bâton du maître d'école devait venir en aide aux petits cerveaux récalcitrants. Du temps de ma jeunesse, un tableau avec des lettres peintes, se trouvait placé sur une estrade devant la classe. L'un des écoliers les montrait à l'aide d'une règle, et nous autres, nous devions les nommer.

Quant à l'école qu'a fréquentée grand-père, elle était bien plus primitive. A la voir, tu aurais dit : « Ce n'est pas une école, c'est une grange ! » Il n'y avait qu'un seul instituteur...

— Partant, une seule classe?

— Mais oui, mon Jean. Et la pièce où s'assemblaient les élèves servait en même temps de cuisine à la femme du maître d'école, à la « maîtresse », comme on appelait de ce temps-là cette dame respectable.

— Elle y préparait ses repas?

— Non seulement elle y préparait et surveillait son pot-au-feu; mais elle y faisait encore la lessive du ménage. Lorsque la « maîtresse » ne sortait pas de la besogne, l'un des écoliers devait l'assister.

Jean partit d'un franc éclat de rire.

— Les élèves, continua M. Verlinde, écrivaient avec des plumes d'oie (les plumes métalliques n'étant pas encore inventées à cette

époque). Le maître, avec un petit canif bien tranchant, taillait une pointe au bout de la plume ; puis, fendait cette pointe.

— Et il y avait moyen d'écrire avec ces plumes d'oie ?

— L'écriture était, en général, avenante et plus dégagée que celle que nous produisons avec nos plumes métalliques. Le maître lui-même



se servait avec un art consommé de ces plumes primitives. Il écrivait souvent des poésies pour les noces, etc., et son écriture excitait l'admiration de tous ses clients.

— Les écoliers s'asseyaient-ils sur des bancs ?

— Oui, mais ces bancs n'avaient qu'une vague ressemblance avec

ceux de l'école que tu fréquentes. Ils se composaient de planches rabotées au petit bonheur; pas de dossiers, pas de pupitres! Garçons et filles fréquentaient la même école. En hiver, les enfants des bourgeois et des paysans apportaient le bois de chauffage. Précieuse économie, pour Madame la « maîtresse »! — Il est juste de dire qu'à cette époque-là les honoraires du maître d'école de village étaient insignifiants. Pour joindre les deux bouts, il leur fallait souvent exercer dans les heures de la soirée, un métier quelconque. Le nôtre, qui était en même temps clerc-organiste, et qui faisait des copies pour l'administration communale, travaillait aux champs, le soir!...

En été, les grands élèves désertaient l'école; ils gardaient les vaches et aidaient leurs parents aux travaux champêtres. A l'approche de l'hiver, ces gamins retournaient à l'école; ceux qui, de cette manière-là, continuaient leurs études jusqu'à l'âge de seize ou même de dix-sept ans, n'étaient pas rares. C'étaient, en général, de pauvres élèves et de bien mauvais sujets; abandonnés à eux-mêmes pendant les mois d'été, ils ne savaient plus se faire à la discipline de l'école et, tous les jours, donnaient du fil à retordre au malheureux instituteur. Ils se querellaient fréquemment et aimaient à se flanquer des gifles retentissantes. Tantôt ils se roulaient par terre en s'invectivant comme des dames de la halle, tantôt ils se mettaient à singer le maître et à pousser des cris lugubres... jusqu'à ce que la règle de l'instituteur (arme formidable dans une main exercée) mît fin à leurs prouesses.

... Monsieur le « maître » n'y allait pas de main morte. Ayant subi une bonne correction, les coupables, la tête couverte du bonnet d'âne et ayant à la main une ardoise sur laquelle on lisait ces mots : « Je suis un âne », devaient se mettre à genoux au milieu de la classe. Tous les jours, quelques-uns de ces garnements rentraient chez eux les mains ou le nez gonflés : c'est que la règle de l'instituteur avait triomphé de leur insolence.

— Et malgré tout cela, demanda Jean, les élèves finissaient par apprendre quelque chose?

— En général, les résultats n'étaient guère brillants. Certains élèves apprenaient à lire, à écrire et à calculer de façon à pouvoir se tirer d'affaire; mais d'autres — ils étaient de beaucoup les plus nombreux — n'arrivaient à aucun résultat.

Aux villages surtout, l'enseignement laissait beaucoup à désirer.

Du temps de grand-père une foule de gens étaient illettrés. Je t'ai dit, n'est-ce pas, que beaucoup d'élèves ne fréquentaient l'école que durant les mois d'hiver. Pendant l'été, ils oubliaient à peu près tout ce qu'ils avaient appris. En examinant tes livres et tes cahiers, je me dis souvent à moi-même : « Quel bonheur pour les parents, que d'avoir à leur portée de bonnes écoles ! » Et toi, mon ami, tâche de comprendre qu'une instruction solide est un bienfait inappréciable.

Profite des leçons de tes maîtres dévoués, et par ton assiduité à l'école et par une conduite exemplaire, montre-leur que tu n'es pas un ingrat.

Jean remarqua certains objets dont on se servait à l'école du « bon vieux temps » : des plumes d'oie, des canifs, des encriers en terre cuite, etc.

LES CASTAGNETTES (*histoire fameuse*)

— Qu'est-ce donc que ceci, père? demanda Jean, dont l'attention demeurait éveillée. Sont-ce des castagnettes?

— En effet, mon fils. Les maîtres d'école s'en servaient tous les jours.

— Pour s'amuser? Ce n'était pas de leur âge!

— Mais non! ils s'en servaient pour battre la mesure lorsque nous devons réciter une leçon ou des prières.

— Compris. Notre instituteur tient quelquefois à la main un petit bâton avec lequel il frappe légèrement le pupitre, pour que nous récitions tous ensemble notre leçon.

— C'est cela même. Autrefois le maître d'école agitait des castagnettes au lieu de se servir d'un petit bâton.

— C'était amusant. Les élèves pouvaient-ils eux aussi, jouer des castagnettes?

Le maître leur confiait les siennes?

— Oui. Ceux qui les maniaient convenablement pouvaient quelquefois remplacer le maître. Trop souvent, le brave homme n'avait pas le temps de s'occuper des élèves. C'est qu'on lui avait « commandé » des poésies, des lettres, des suppliques, etc. Force lui était donc de se décharger sur un élève de confiance. Cela se pratiquait non seulement du temps de grand-père, mais encore aux beaux jours de ma jeunesse.

Je me souviens qu'un jour, l'élève Broos fut désigné pour remplacer auprès de nous, l'honorable instituteur. Très grand pour son âge, Broos

avait presque la taille du maître d'école. Fier comme Artaban, il s'empara du bâton qu'il maniait avec une dextérité effrayante. Même les plus innocents parmi nous étaient gratifiés de quelques bons petits coups. Or, l'élève Vervoœt n'avait pas froid aux yeux. Il chercha querelle à Broos, qui, furieux, lui asséna un coup sur la tête.

— Attends ! s'écria Vervoœt. Ce jeu m'ennuie. A mon tour, je veux être moniteur.

D'un bond, il était sur Broos, qu'il saisit par les épaules. Deux secondes après, les combattants se roulèrent sur le plancher. Le maître d'école qui, en ce moment, avait d'autres chats à fouetter, ne s'aperçut point de la scène. Tous les enfants s'étaient levés pour mieux suivre les péripéties du combat. D'aucuns s'efforçaient de stimuler le courage des lutteurs.

— Nicolas ! (c'était le petit nom de Vervoœt) flanque-lui une omelette au sucre !

— Rends-lui la monnaie de sa pièce !

— Il mérite une raclée soignée !

Finalement le maître d'école croit entendre quelque bruit insolite. Il lève les yeux. Puis, descendant avec un calme admirable de l'estrade, où il trône, le bonhomme s'approche des lutteurs. Il les saisit chacun par une oreille et les traîne dans un coin.

— A genoux ! ordonne-t-il.

Les voilà agenouillés, l'un à côté de l'autre.

Monsieur le maître remonte à l'estrade.

— Enfants, s'écrie-t-il, en faisant la grosse voix, gare à celui qui bouge ! Je lui casserai ma règle sur le dos !

Il se replonge dans la rédaction d'une supplique interminable. Quant à nous, nous continuons à lire à haute voix.

— Attrape ! s'écrie tout-à-coup l'un des deux « pénitents ». Son poing se met en contact avec le nez de son adversaire. L'autre lui donne la réplique. Ils se prennent par les cheveux, se griffent comme des chats en fureur. Le maître intervient encore ; cette fois-ci, il use d'arguments « frappants ». Vervoœt dut se mettre derrière la porte, et Broos grimper sur l'armoire.

— Une classe modèle, quoi !... s'écria Jean.

— Oui, mon brave. Je le répète : les écoles du « bon vieux temps » n'avaient qu'une lointaine ressemblance avec les nôtres...

A. HANS

Du Temps de Grand-Père



L. Opdebeek - Editeur - Anvers

Du Temps

de Grand-Père...

Dessin de Edm. Van OFFEL

